

prix de vente seront fixés à la valeur réelle des objets.

x x

L'Union des femmes peintres et sculpteurs ouvrira, le 28 février prochain, la sixième exposition annuelle de ses œuvres au palais des Champs-Élysées.

x x

Une des célébrités du sport pédestre, M. Francis Weiss, vient d'arriver à Paris.

Ce coureur possède une méthode d'entraînement rationnel par laquelle il prétend obtenir d'excellents résultats.

Le général Dauterive avait, du reste, chargé d'expérimenter en Algérie sa théorie sur des zouaves des 1^{er} et 3^e régiments.

M. Weiss vient à Paris pour exposer devant une commission militaire l'utilité et l'application de sa méthode au profit de l'armée française dans les expéditions lointaines.

x x

Déjà ! Voici les rois qui commencent à se mettre en route pour l'Exposition.

Un roi nègre, Kalakaua, souverain des îles Hawaï, a fait annoncer au gouvernement français qu'il comptait se rendre à l'Exposition de 1889, en compagnie de la reine, du prince héritier et des jeunes princesses Liliuokalani et Kalanikouale.

L'odyssée de ce roi est des plus bizarres.

Avant de monter sur le trône, David Kalakaua était un simple matelot dans le port de Honolulu où il jouait de la flûte dans les cafés.

C'est ainsi qu'il arriva à une popularité qui lui permit de se faire nommer roi par ses bons Hawaïens qui, paraît-il, sont enchantés de lui.

Kalakaua est aujourd'hui possesseur de presque toutes les îles qu'il gouverne.

x x

C'est le 3 février qu'aura lieu à Londres, dans la grande salle de Willis Rooms, le banquet annuel de l'Hôpital Français.

Il sera présidé par l'ambassadeur de France ayant à ses côtés le lord-maire et les shérifs.

x x

Les obsèques de M. Natalis de Wallly, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ont été célébrées hier matin.

La cérémonie a été très simple. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. P. Paris, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Wallon, secrétaire perpétuel, Heuzey et Perrot de l'Institut.

DIABLOTTIN.

LES PREMIÈRES

NOUVEAUTÉS. — La *Princesse Colombine*, opérette en trois actes, d'après l'arnie, paroles de MM. Ordonneau et André, musique de M. Planquette.

L'imbroglia de cette farce est tortueux et touffu. Dégagé des épisodes, il signifie que le vieux prince de Mercœur a épousé, à Naples, une aimable reine de théâtre, pour se dépêcher de mourir en lui léguant toute sa fortune.

Un neveu déshérité, le duc de Bellegarde, se venge en criblant sa belle-tante d'épigrammes; ainsi, il l'a surnommée la princesse Colombine, et la persécuté en prose et en vers. Le roi, irrité de cette attitude, le renvoie dans ses terres. Dire que le gentilhomme y est rejoint par la princesse Colombine; que, sous divers déguisements, celle-ci parvient à attirer l'attention, à se faire aimer de son coquin de neveu, qui ne la connaît point, c'est indiquer l'intrigue et la conclusion de la chose.

Cette farine, tirée du sac d'un meunier anglais *Webb Grains*, est un score d'opérette sur les bords de la Tamise. Les rives de la Seine seront-elles aussi propices à l'adaptation? Le premier acte en est franchement ennuyeux; le second d'une mimique assez divertissante dans ses gros trucs renouvelés du théâtre de la foire; le troisième nécessaire à la conclusion est vide. Le tout ne m'a point fatigué.

Fabriquée pour l'exportation, la musique de Robert Planquette manque tout à fait de personnalité; elle abuse des reminiscences et l'on peut saluer au passage, dans cette partition, plus d'un air d'un motif archi-couvu. Le compositeur a jugé que les Anglais, qui ne sont pas nés malins, n'y verraient pas malice. Malgré ses emprunts, cette musique, qui

coule à jet continu, claire, facile, simple et pimpante, n'est pas dépourvue d'agrément. A riler le duetto d'amour du deuxième acte, l'air de baryton du troisième. Tout au moins a-t-elle le mérite de n'affecter ni les prétentions déplacées, ni les grandes manières.

Acteurs et actrices gigotent pour le mieux dans cette courante. Côté des dames : Mlles Juliette d'Harcourt, Savenay, Blanche Marie et Bonnet, belle sobrette engageante; vis-à-vis : l'amusant Berthelier, MM. Dechesnes et Delanay.

H. B.

AUTOUR DE LA "PRINCESSE COLOMBINE"

J'ai feuilleté d'une main fiévreuse le *Dictionnaire des Contemporains illustres* sans y dénicher le moindre renseignement sur la *Princesse Colombine*; après la représentation d'une telle œuvre, il me semble évident que cette lacune va être comblée dans l'édition de Vapereau, revue et augmentée, pour livrer ce remarquable article aux impatiences du secrétaire de la rédaction : force m'est donc d'avouer mon ignorance et de déclarer que M. Emile André, comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire, du moins à ma connaissance (une blonde charmante).

Il n'en est pas de même de son collaborateur Ordonneau qui, sans être aussi célèbre que M. de Lesseps ou M. Damala, jouit cependant d'une certaine notoriété sur le boulevard. C'est à lui, sauf erreur, que nous devons les *Petites Godin*, parade assez gaie, mais que l'on ne vit pas brier longtemps sur l'affiche du Palais-Royal et dont l'insuccès inspira à notre spirituel confrère Bourgeat, le plus intrépide calembouriste de Paris, ce mot savoureux : « Bécidément, la public ne coupe plus dans tous ces godin-ah ! »

De plus, l'élève Ordonneau, déjà nommé, prêta un *Serment d'amour* qui donna raison à la vieille romance

Serment d'amour ne dure qu'un instant

et fit représenter à l'Odéon un *Maître Corbeau*. M. Ordonneau, poursuivant sa carrière, persista à verser des torrents de prose dans les cartons des directeurs. Bien lui en prit, en somme, car sa *Princesse Colombine*, en dépit des constats floués de M. Planquette, n'a rien de particulièrement désagréable, et peut-être tiendra l'affiche pendant quelque temps : à Londres, on l'a jouée deux cents fois.

La *Princesse Colombine* est un arlequin; je veux dire qu'on y retrouve un certain nombre d'ingrédients ayant traîné un peu partout, mais le public avale toujours avec un nouveau plaisir les plus antiques ressassées; par exemple, le sénchal grotesque joué pour la (n-1)^{re} fois par ce brave Berthelier, le duc déguisé en soldat auquel on propose, pour passer la nuit, la traditionnelle Botte de paille et qui accepte (ô monsieur le duc !); les amoureux qui se cachent dans les caves sous le vin prétexte qu'ils ont reçu le coup de foudre; enfin, les grandes dames intriguant un cotillon de servantes, encore que cette situation, usée depuis *Martha*, fléchisse au vent de la plus misérable banalité.

Le public a paru coiffé de Bonnet, une fraîche blonde qui s'est lassée d'appuyoir les plantigrades de la fosse Briat-Delcroix; on a revu, également avec plaisir, Mlle Blanche Marie, une transfuge du boulevard de Strasbourg, qui, si je m'en souviens bien, avait créé, dans l'amusante revue de Grisière, un chat, fort goûté des connaisseurs. Côté des hommes : M. Gay, en vicomte, a bien l'aristocratique allure d'un ex-premier rôle du théâtre Taubout; M. Dechesnes, qui rappelle Vauthier, dodeline de la tête et barytonna agréablement, mais, s'il m'en croit, il fera griller sa bouche, dont les dimensions ne laissent pas de causer un certain malaise aux personnes sujettes au vertige.

Des critiques acerbes ont trouvé que le duo du troisième acte, le plus original de tous, reproduisait trop fidèlement celui de la *Mascotte*; mais si ces imitations de bélements enthousiasment le public, ce grand et naïf troupeau de Panurge, que demander de plus? C'est beaucoup, déjà, de dévider toute une salle, fat-ce pour dix minutes, fat-ce à l'aide de trucs empruntés à la *Mascotte*.

Combien de pièces en ce monde

Dont on n'en pourrait dire Andran !

Du reste, naïve ou non, les spectateurs ont

(1) Comme M. Briet ne me comprendrait probablement pas, je ne lui cacherai pas que Philippe a quelques droits à passer pour le plus court des laïcs.